

**PLUS L'EAU EST TROUBLE,  
MOINS ON VOIT LES POISSONS**

Roman

LOUIS-LAURENT BRETILLARD



Du même auteur, aux éditions



*Plus l'eau est trouble, moins on voit les poissons*

*L'homme qui n'aimait pas les chats*

*Recadence*

*L'attention*

*D'amour fou*

*La 52<sup>e</sup> cohorte*

*L'oracle de Veules-les-Roses*

*2lb.editions@gmail.com*

*Si je recommençais ma vie, je tâ-  
cherais de faire mes rêves encore  
plus grands ; parce que la vie est  
infiniment plus belle et plus grande  
que je n'avais cru, même en rêve.*

*Georges Bernanos*



## **PREMIERE PARTIE**



## Chapitre 1

J'ai eu mon bac à vingt ans, mais mon permis de conduire à dix-huit. Permis de drague, permis de boîte, permis de virée avec les copains ces longs étés où il nous fallut devenir des hommes. Mon bac fut tardif, mais je ne l'ai pas acquis à l'ancienneté. Après deux échecs blessants, je l'ai brillamment obtenu en candidat libre. La scolarité serait-elle carcérale ? J'ai dû le croire ces après-midis volés, loin du lycée, et finalement perdus. Le permis et le bac, mon viatique était modeste. J'ai dû m'y résoudre : je devais faire des études avant de me lancer dans la course au trésor. Pourtant, je savais conduire, baiser les filles, servir des cocktails dans les bars, prendre de jolies photos et piloter des planeurs. Pourtant, des jobs passionnants étaient à ma portée comme barman dans le club-house d'un terrain de vol à voile. Pourtant, j'avais confiance en moi et le monde m'était ouvert. Pourtant, c'était vrai, tout était vrai, mais quand on est trop lucide et un tant soit peu intelligent, on a peur d'être trop con. En fait, on a peur ; alors on écoute les parents, les copains rangés, les conseils et les

cons tout seuls. J'ai eu la trouille. Peur du vide, d'être un nul, d'être passé à côté d'années d'études et de ces connaissances que mes copains accumulaient en fac ou dans de grandes écoles, alors que moi je me soustrayais à ce qui aurait dû être ma voie. Famille bourgeoise, notables de province, des repères d'excellence, la valeur de l'effort toujours magnifiée, une mère tendre et juste, un père un peu lointain, mais exemplaire, et puis ce vide qui, une fois le bac conquis, m'a coupé les jambes, noué le bas-ventre, étreint la gorge, bousillé le sommeil. Pourquoi ne m'ont-ils pas forcé à entendre que les profs étaient là pour moi, que je n'avais qu'à me laisser remplir, que la connaissance est jouissive, que le savoir est récréatif alors que la mauvaise télévision, dont j'étais accro, ne faisait que combler l'ennui par la vacuité ? Je devais travailler. Voilà, c'était dit, le mot était lâché tout cru, le renard était entré dans le poulailler, fini la glande vaine, il me fallait travailler !

J'aurais dû prendre cette résolution plus tôt, car l'effet d'annonce familial fut jouissif. Il faut dire que je n'ai pas manqué de panache. C'était un dimanche, toute la famille était réunie pour le déjeuner ; au dessert je fis tinter mon verre. Des regards inquiets se tournèrent vers moi, des gestes se figèrent. Je pris le temps de me lever en reculant soigneusement ma chaise et, dans un seul souffle, je dis vouloir rattraper le temps perdu et entreprendre des études sérieuses. Je terminais, tout penaud, par un « voilà » qui soulignait la consternation que je lisais sur les visages. Maman essaya une larme naissante et d'une phrase : « Mon chéri, tu as perdu du temps, mais je suis heureuse



que tu prennes ton avenir en main », déjà me pardonnait. Ce fut un grand moment. Je pense même ne pas être passé bien loin d'un cadeau qui aurait scellé l'engagement pris, mais c'eût été pousser le bouchon un peu loin. Je n'étais qu'un piètre enfant prodigue, juste un jeune branleur qui avait profité de sa situation de fils de famille, qui n'était pas parti, mais au contraire s'était incrusté, n'avait rien à raconter, mais tout à se faire pardonner. Une résolution de principe n'étant pas suffisante, il me fallut monter d'un cran dans le renoncement à ce qu'avait été ma vie creuse. Il fallait des engagements concrets : « Que veux-tu faire mon chéri ? » Certes, j'avais dit l'essentiel, faire des efforts, travailler, prendre l'une de ces voies académiques des fils de bonne famille, « mais quoi, mon chéri, ton droit ? » Faire mon droit, comme papa, il ne fallait pas pousser quand même ! J'ai même eu droit au classique : « Le droit mène à tout à condition de savoir en sortir. » Pour Sciences Po, j'étais cuit, ainsi que pour toute préparation à une quelconque grande école. D'ailleurs, je ne me sentais pas être de ces futures élites de la nation. L'ENA me désespérait et Polytechnique me rasait, ce qui, tout compte fait, était plutôt une chance pour mon amour propre quand même fragile. En fait, je ne m'étais pas préparé à prendre un engagement ferme, je pensais que les intentions suffiraient à rassurer tout mon monde. Il me fallut donc improviser, soudainement conscient de la légèreté de mes propos. Devenir moniteur de vol à voile, photographie, faire une école hôtelière, non, « pas recevable », « hors sujet », « peut mieux faire ». Alors me vint une

idée, belle et simple comme ces idées qui se suffisent à elles-mêmes, je ferai comptable. Là, rien à dire. Les études semblaient à ma portée et certainement la comptabilité mène à tout à condition de rester dedans. Maman voulut dire : « Mon chéri, je t’imaginai plutôt photographe ou journaliste », mais mon père nous a asséné un : « Bravo, mon garçon, je connais beaucoup de types qui ont de belles situations après avoir obtenu leur DECS, et puis tu pourras devenir expert-comptable, c’est passionnant. » Bingo ! J’avais une vocation ambitieuse et mon père une descendance avouable. Nous deviendrons, moi et sa descendance, experts-comptables. Champagne ! Ma mère en eut de nouveau les larmes aux yeux. Mon petit frère qui me rêvait en champion de vol à voile n’a rien compris, moi non plus.

Lorsque l’on s’engage dans une voie glorieuse, le moment est magique, car la réussite, certes toute potentielle, transparait déjà en germe. Je me suis souvent interrogé sur ces fêtes antérieures, comme pour le départ du bientôt saint-cyrien déjà fêté comme un presque maréchal. Les mariages sont encore plus pathétiques ; le couple à peine consacré est fêté alors que le risque de divorce est bien plus important que les chances de noces d’or. Qu’importe, j’ai profité de cette bizarrerie en passant un été magique tout auréolé de ma gloire promise à l’expertariat comptable. Je ne devais pas tarder à en expectorer les premières glaires.

Les études de comptabilité étaient logées dans une sous-fac dans un sous-quartier. Finis donc mes rêves de sorbonnard. Les filles étaient moches, pas toutes naturellement, mais globalement moches, les mecs fades. J'ai joué le jeu, un an, deux ans, trois ans, finalement quatre ans pour décrocher ma peau d'âne, le DECS. *I did it: so what?* Vous connaissez plus pathétique qu'un mec qui a passé quatre putains d'années à apprendre la comptabilité et qui prend conscience qu'il n'en a rien à battre. Qui trouve qu'un bilan à l'équilibre est sinistre, que tous les comptes faits le rouge est plus joli en bas de colonne. Je me suis posé des questions restées sans réponse, ce qui est le propre des questions d'importance : un comptable peut-il être fantaisiste, doit-il être comptable de ses erreurs, peut-il aligner des chiffres en même temps que des conneries, peut-il compter sur ses amis sans compter, peut-il encore conter fleurette sans compter ses sous ? Certes, j'allais pouvoir être autonome, bosser, m'installer, payer avec mon fric mes frasques et mes fringues, mais, que les dieux des comptables soient avec moi, j'entrais dans la carrière comme s'en vont les écrevisses, à reculons, à reculons<sup>1</sup>.

Mon entrée dans le cabinet Frachon ne fut marquée d'aucun signe divin, les cieus sont restés étrangement calmes. J'avais en revanche été touché par la grâce familiale : c'était bien Nicolas Desplanches, fils de Claude Desplanches, président du tribunal de commerce de Chartres, qui rejoignait le cabinet Frachon. Il ne serait venu à l'idée

---

<sup>1</sup> Emprunt à Apollinaire, *Alcools*, le Bestiaire, l'écrevisse

de personne que j'avais pu tout simplement être embauché comme novice, ni même placé au chaud par un père influent. Non, dans mon Nouveau Monde, les esprits bien faits et surtout bien nés « rejoignent » — acte positif, constructif, déterminé — à la hauteur d'ambitions légitimes. Deux hommes s'étaient trouvés, deux destinées professionnelles s'étaient nouées : Nicolas Desplanches avait rejoint Étienne Frachon. Avons-nous fait une fête antérieure, incantatrice d'une réussite professionnelle à venir, ou avons-nous fait une fête postérieure à quatre années d'études moroses ? Cela n'a jamais été très clair, les uns sont venus me féliciter pour mon entrée dans la carrière, d'autres pour mon diplôme. Finalement ma joie de sortir de cette sous-fac l'a emporté sur des rêves de grandeur expertcomptabilienne qui n'ont jamais été les miens. À nous deux Frachon !

Ce métier n'était pas mon truc, pourtant je l'ai fait, longtemps, trop longtemps. En décrire les us et coutumes serait fastidieux ; en faire une description névrosée serait blessant pour cette noble, méritante, honnête, efficace et nécessaire profession d'expert-comptable. De plus, j'ai été bien accueilli par tout le cabinet et je n'ai aucune envie de froisser quiconque. Il est également vrai que les missions que j'y ai accomplies ne m'ont laissé aucun souvenir qui mérite un récit. Pourtant, plusieurs années de collaboration avec le cabinet Frachon, cela doit bien marquer son bonhomme ! À ce jeune âge, un homme est une éponge, il se nourrit de chaque expérience. On ne doit pas pouvoir passer de si longues années de jeunesse professionnelle par

pertes et profits. Et pourtant, rien, sauf peut-être... que les déjeuners d'affaires font grossir, qu'une jolie voiture pose son expert-comptable, que les lyonnais boivent de délicieux pots de Morgon, que le tennis est un sport sociable, que le bridge peut attendre, que les femmes n'ont aucune curiosité pour la comptabilité dans les dîners en ville, que les chaussettes se portent noires, que la ceinture doit être assortie au cuir des chaussures, que la cravate reste un attribut imposé, qu'un client prospère est plus agréable qu'un client proche du dépôt de bilan, bien qu'il y ait de joyeuses exceptions à cette règle. Cela fait peu, mais, avec un zeste de conscience professionnelle, ce cocktail peut faire un très bon élixir de bonheur bourgeois, surtout qu'il est possible de le corser avec une tranche de vie franc-maçonne, ou de le pimenter par une franche déconne.

## Chapitre 2

J'ai pris Céline au vol. Elle terminait des études au Centre de formation des journalistes à Paris et faisait un stage au service *Société* du grand quotidien chartrain *L'Écho Républicain*. Elle travaillait sur un article de fond sur la politique sportive de la municipalité et avait demandé à rencontrer le président du club de vol à voile : c'était moi. J'ai toujours pensé que les circonstances de notre rencontre avaient été pour beaucoup dans notre coup de foudre. Elle arriva en avance sur le terrain ; j'étais en vol. C'était en fin d'après-midi, les conditions aérologiques avaient été idéales. J'avais tourné un triangle de cinq cents kilomètres, Chartres/Angers/Vierzon/Chartres, que je voulais finir en beauté par une vidange des ballasts en radadas sur la tête des copains. Céline était sur le bord du terrain. Elle vit mon planeur suivi par deux trainées d'eau, fondre sur elle à plus de 200 km/h, puis, à moins de dix mètres du sol, reprendre brutalement de l'altitude, virer à droite sur l'aile, s'aligner en finale, sortir le train d'at-

terrissage, descendre les volets de courbure, sortir les aérofreins, toucher le sol pour finir sa course à ses pieds en posant délicatement la plume<sup>2</sup> droite à terre dans une révérence digne du *Lac des cygnes*. En ouvrant la verrière, je la découvrais, éberluée et trop jolie. Céline, elle, crut voir le Buck Danny de ses amours d'enfance, blouson de pilote et Ray-Ban conformes à la bande dessinée qu'elle piquait à son grand frère. Elle me dit quelque chose, à quoi je répondis quelque chose. Un quart d'heure suffit à nous retrouver dans un planeur biplace, elle devant, moi derrière, accroché au câble de l'avion de remorquage. Dans une ascendance je larguais le câble. La campagne était belle, Céline se taisait, moi aussi. Je compris plus tard que ni elle ni moi ne parlions en faisant l'amour ; or là, dans ce planeur, je lui faisais l'amour en l'initiant à la sensualité de l'air, au chavirement des sens, à l'emballement du cœur. Nous avons rapidement atteint les barbules d'un gros cumulus qui hésitait entre le retour vers le néant ou l'orage. Nous l'avons laissé nous aspirer jusqu'à ce que le sol disparaisse. Encore un tour dans l'ascendance, je mis le manche en avant et le planeur en piqué pour que le ciel bleu éclate au visage de Céline. La jouissance allait être dans cette ressource qui nous fit remonter le long du nuage, percutant dans notre course des bourgeonnements délicats. Elle gémit, murmura : « C'était bon. » Nous pouvions parler.

Elle avait vingt-trois ans, moi, trente. Son stage se terminait. Les vacances furent à nous. En septembre, Céline

---

<sup>2</sup> Extrémité de l'aile.

s'installa chez moi et fut embauchée comme journaliste à *L'Écho Républicain*. Notre avenir était en marche, et notre bébé aussi.

La petite Louise arriva trop tôt dans la vie de sa jeune maman. Céline voulait devenir une grande journaliste et sa stratégie de carrière était claire : d'abord faire ses preuves dans un quotidien local, puis conquérir ses premiers lauriers dans un newsmagazine national, atteindre un premier Graal dans un quotidien national, enfin intégrer le service *International* de notre grand journal de référence paraissant le soir. La vie de petite bourgeoise chartraine, mère de famille, épouse d'expert-comptable lui est apparue dans toute sa relative horreur le jour où elle dut annuler un entretien d'embauche avec la rédac-chef du magazine *Elle* pour cause de varicelle explosive de Louise. Il lui fallut faire un choix entre Paris et Chartres, entre sa carrière et moi. Ce ne fut pas moi. Céline s'est rapidement installée à Paris avec Louise. Un week-end sur deux, je venais chercher Louise et je retrouvais Céline avec gourmandise. Puis elle a rencontré un Parisien branché, nous nous sommes éloignés, elle plus que moi. Louise est un cadeau de la vie que je dois à son adorable maman dont j'adore lire les articles dans les pages internationales du *Monde*.

Carole, je l'ai épousée avec le cerveau gauche. Il y a comme cela des amours du cerveau gauche qui n'ont rien de commun avec les romans érotiques qui se lisent de la main gauche. Mon cerveau droit me disait : « Ne tombe pas amoureux », ce à quoi ce froid cerveau gauche répondait : « Avec elle, tu ne t'ennuieras pas. » Mon cerveau



gauche m'a donné le coup de grâce un soir au club de tennis. Carole discutait, assise au bar. Je l'observais à quelques mètres de distance, lorsque, soudain, ses joues se creusèrent, ses nattes blondes disparurent, son regard devint étincelant de malice. Je la découvrais telle qu'elle serait quelques années plus tard, bluffant ! Je n'ai pas été trompé par cette illusion, ce serait bien elle. Mon cerveau gauche se pâmail, mon cerveau droit se taisait, je l'épousais. Elle, artiste peintre, moi, expert-comptable, quel beau couple ! Nous eûmes droit à une fête antérieure non imméritée, nous en prenions pour deux magnifiques enfants et pour seize ans de vie commune. Il y a des couples qui dégagent des saveurs de réussite et d'argent, d'autres de stupre et de turpitude, ou bien encore de conformisme et de bienséance. Nous, nous dégagions de l'harmonie, certes bagarreuse, mais joyeuse. Tout était prétexte à discussion musclée, mais quel bonheur, pour nous deux et aussi pour les enfants Paul et Martin. Nous étions complices de nos disputes, sur tout et sur rien. Nous alternions nos convictions politiques, mais toujours avec fougue. La littérature, le cinéma, les vacances étaient prétextes à des débats enflammés. Quand je jouais au piano des lieder de Schumann, Carole venait chanter, presque faux et très fort, dans un allemand approximatif. Les enfants adoraient, les amis aussi. Une règle non écrite guidait nos échanges : ne jamais clore une discussion au détriment de l'autre. Sans le savoir, nous cultivions l'harmonie au sens qu'en donnait Jean Cocteau : « L'harmonie, c'est la conciliation des contraires, et pas l'écrasement des différences. »

Carole m'a initié à l'art contemporain, discipline qui n'avait pas été au programme de mes études de comptabilité. Je l'ai suivie à Paris dans des expos, à la FIAC, au Palais de Tokyo, dans des galeries... enfin partout où l'on vous explique que le beau est accessoire, que le sens est l'essentiel, que le concept fait œuvre, que, même facile à réaliser, ça coûte cher, car l'important c'est la démarche de l'artiste et que l'on ne doit surtout pas confondre l'art contemporain avec l'art moderne. Je n'ai pas tout compris, j'ai résisté, mais ne voulant pas avoir l'air d'un expert-comptable borné, j'ai finalement beaucoup admis, sans toutefois rien admirer.

J'ai voulu avoir l'avis de Carole sur mes œuvres photographiques de jeunesse. Je devais avoir quinze ou seize ans quand j'ai acheté mon premier appareil reflex, un lourd et bruyant Zenit de fabrication soviétique. Mon grand-oncle Joe, qui me tenait lieu de grand-père, fut mon premier sujet. Exagérément grandi par l'effet d'une prise de vue en contre-plongée au ras du sol, il occupait tout l'espace dans l'enfilade d'un interminable couloir. C'était ma première pellicule, je ne connaissais rien aux réglages de diaphragme et de temps de pause. Je shootais avec la plus grande ouverture, il en ressortit diaphane, nimbé d'un grain épais. Je l'avais non seulement grandi en taille, mais également en présence. Il y avait de la vie dans cette première photo, mais le verdict de l'artiste tomba : la photo était juvénile et sans intérêt.

Carole n'a pas triché. C'est important une femme qui ne triche pas. Elle aurait pu vouloir me faire plaisir, me décerner des lauriers domestiques, m'adouber « photographe talentueux », m'encourager à progresser. Mais pourquoi, sinon pour accumuler des photos sur une étagère. Allons, pas de cela entre deux adultes responsables qui n'ont pas besoin d'encouragements feints ni de compassion matrimoniale. Ma femme n'a jamais triché, mais simulé oui, peut-être. Simuler c'est comme mettre un sucre dans son café trop amer, ou battre les œufs plus vite pour faire monter la mayonnaise. Simuler, c'est stimuler. Peut-être d'ailleurs n'a-t-elle pas non plus stimulé, à moins que gémir soit stimuler. Lorsque je lui faisais l'amour, le matin au réveil, elle restait dans la même position, le dos tourné, les fesses accessibles, non offertes. Mes caresses semblaient approfondir son sommeil. Généreuse nature qui savait être prise sans jamais s'offrir ni demander ! En cuisine, Carole ne trichait pas non plus, la nourriture devait être joyeuse, très accessoirement simple et légère. Je grossissais et mon embonpoint m'installait plus sûrement parmi les rondouillards-mariés-rangés que parmi les séducteurs-baiseurs-branchés. De toute façon, ce n'était pas mon registre ; j'étais amoureux de ma femme et, surtout, j'aurais eu la trouille de me faire chopper. Le temps passait dans une joyeuse harmonie bagarreuse sans tricherie.

Les parents de Carole possédaient l'une de ces jolies chaumières de Veules-les-Roses, du côté des cressonnières. Ils étaient divorcés et chacun remarié, mais avaient conservé cette trop belle maison en commun. C'est là que

nous nous sommes mariés. Je dois à Carole et ses parents ma découverte du pays de Caux, dans cette Haute-Normandie des falaises, des galets, des valleuses, du grès, de la brique de Saint-Jean, des tuiles orange dites de Varangéville, des champs de lin, des talus plantés de hêtres laissant deviner par transparence les bâtiments agricoles des clos-masures<sup>3</sup>, la Normandie des manoirs et des châteaux, celle des chemins creux de Maupassant.

Dans cette belle maison, nous avons investi notre couple dans une histoire secondaire, comme une résidence peut l'être. Nous avons fonctionné, elle côté jardin, moi côté maison, elle côté déco foire à tout, moi côté bricolo à tout faire. Nous faisons régulièrement de grandes fêtes. Il faut dire que le coin était un nid de copains toujours disponibles, que la Manche lui donnait des allures balnéaires et qu'un simple week-end était déjà de petites vacances.

L'ennui, peu à peu, très sournoisement, s'est invité dans notre couple. Les discussions enflammées et gratuites se faisaient de plus en plus rares. À Chartres, Carole s'enfermait tôt dans son atelier et moi je rentrais tard du bureau. À Veules-les-Roses, la maison, le jardin, la plage et les copains devenaient autant de prétextes à laisser le temps s'écouler agréablement, paisiblement, superficiellement. Je n'avais pas conscience de l'usure de notre couple après treize ans de mariage. Bien sûr il y eut des alertes, comme ce refus de Carole d'essayer la poire en même temps que le fromage. Rien à faire ! Les premiers refus sont rigolos,

---

<sup>3</sup> Corps de ferme cauchois entouré de talus.

les suivants pathétiques, alors tu manges seul ta poire avec ton fromage. Mais aussi, tu dois te débrouiller, tout seul, pour te raser la nuque ou pour enfiler ce foutu bouton de manchette droit.

Le choc brutal me fut asséné par Woody Allen. J'avais sur l'antihéros woodyallenien un regard amusé, compatissant et distant, le tout un peu convenu, car aimer Woody Allen était un attribut culturel bien porté dans notre monde ! N'étant ni américain, ni new-yorkais, ni juif, ni intello, ni névrosé, ni loser, comment aurais-je pu me sentir concerné ? Et puis, il y eut cette réplique : « Tu as la gueule d'un mec qu'on ne suce plus. » Elle eut sur moi un effet quasi sismique. Là, c'était bien moi, le film parlait de moi. Comment pouvais-je encore rire de ce personnage pitoyable, alors que lui au moins se débattait ? Comment rire de ses névroses, alors qu'elles agissaient efficacement sur lui comme autant de signaux d'alarme thérapeutique vitaux. Il se débattait, moi je coulais, inconscient. Je n'étais plus sucé ! Bien sûr, je l'avais remarqué. Bien sûr, je l'avais demandé, disons vaguement suggéré. Bien sûr, j'en mourais d'envie. Mais là, un spécialiste des non-sucés reconnu au niveau international m'apprenait, primo que c'est grave, secundo que cela se voit. J'avais donc la gueule pitoyable d'un mec que l'on ne suce plus ! Brutalement, j'étais ramené trente-trois ans en arrière, à ce mois d'août passé dans une famille en Écosse. C'est là-bas que la puberté m'a rattrapé, dans mon bain, le soir après le dîner. La sensation était nouvelle, indéfinissable, agréable,

car, là, pour la première fois, dans ce bain écossais, je sécrétais. J'ai passé une nuit terrible, certain que le lendemain matin une éclosion de boutons rédempteurs apprendrait à toute l'Écosse mon acte honteux. À quarante-cinq ans, je sortais de ce cinéma avec la même angoisse et la même honte, certain de porter sur mon visage tous les stigmates de la misère sexuelle bourgeoise. Ma nuit fut terrible. Carole n'a pas compris l'origine de ma crise. Comment aurais-je su la lui dire ? L'angoisse au ventre, les souvenirs gris devenaient noirs. Je m'ennuyais, ma vie était un échec, j'étais un minable qui ne savait même plus donner envie de le sucer à la femme qu'il aimait !